

LES AVENTURIÈRES DE LA LANGUE PERDUE  
LES CANADIENNES DANS *LES FLEURS BLEUES*

*Les Fleurs bleues* (FB) sont un roman où le langage n'est pas l'outil transparent d'une communication mais, dès les premières lignes, un objet de questionnement, de déception ou d'invention. Dans chaque dialogue, chaque paragraphe narratif, se lit une maïeutique de la langue vivante, celle de Cidrolin : elle sort du livre au dernier chapitre, en même temps que Cidrolin et Lalix, sur la petite barque silencieuse qui s'enfuit loin des fleurs bleues... Exploration stylistique des ornements littéraires, les « fleurs bleues » sont à la fois les fleurs de rhétorique, les fleurs du Jardin de Tarbes évoquées par Jean Paulhan et les fleurs bleues qui signent la présence du romancier dans sa création ; mais cette célébration de l'ornement s'accompagne de la définition, par tâtonnements, et particulièrement, par une succession de dialogues, d'un langage qui soit à la fois vivant et littéraire. Dans cette lecture, les rencontres et les dialogues qui scandent le récit semblent bien constituer des « fleurs » de l'acquisition du langage et de la reconnaissance de la langue.

CIDROLIN ET LES INTERLOCUTEURS ÉPHÉMÈRES

Le roman offre un inventaire des langages possibles et des usages possibles de ces langages : Cidrolin est tiré de ses siestes mouvementées par des nomades qui l'interrogent par gestes ou en des langues forestières, par des passants qui quêtent son approbation ; il rencontre des ecclésiastiques qui s'adressent à lui en latin et auxquels il répond en français. Construit autour de deux histoires parallèles qui, selon la géométrie de Lobatchevski, se croisent au chapitre 17, le récit se constitue en partie double et se donne le rêve pour unité. Or, si l'on se plaît à évoquer les deux personnages principaux dans leurs oppositions et leurs ressemblances pour mettre en évidence le travail de « rime romanesque », les personnages se définissent dans leur rapport mutuel : Auge le fantasque, qui voyage à travers espaces et temps, qui engage la conversation, et Cidrolin le tranquille, immobile sur sa péniche amarrée et dans l'époque contemporaine. Et, le personnage dit « stable » dans cette détermination en opposition expérimente la diversité du langage au cours de séquences dialoguées où ses interlocuteurs se succèdent et disparaissent, selon une organisation en liste.

Tandis que le duc d'Auge, rêve de Cidrolin ou rêveur de Cidrolin, converse fréquemment avec ses compagnons de voyage, en particulier son infatigable coursier Sthène, Cidrolin apparaît en contrepoint comme l'homme des rencontres fugitives : ses interlocuteurs surgissent, le questionnent et sortent de l'histoire. Anonymes le plus souvent, ils sont désignés par une appellation générique : le clergyman, le passant, les nomades et, jusqu'à l'arrivée silencieusement attendue et retardée de Lalix, ces locuteurs sont de passage : ils quittent conversation et personnage pour retourner au monde extérieur. Les échanges verbaux de Cidrolin et de ses éphémères partenaires semblent ainsi être les modèles d'un apprentissage de la communication, jusqu'au départ conjoint et complice de Cidrolin avec Lalix, communication parfaite et indicible qui échappe au récit. Ainsi, les conversations, voire les altercations de Cidrolin ne sont-elles jamais assorties des gifles, coups, cris ou violences qui caractérisent la rhétorique argumentative du duc d'Auge.

Surgis du monde extérieur à la sieste et à la péniche, les interlocuteurs de Cidrolin sont toujours en mouvement : le passant passe, le clergyman fait de la bicyclette et, plus spécifiquement, les campeurs émigrent. Ils annoncent, dans le système romanesque fondé sur la rime et l'analepse, l'arrivée des amis de Cidrolin : Lalix et le duc d'Auge, eux aussi en mouvement vers la péniche immobile et eux aussi, perturbateurs de la sieste post-prandiale.

La brièveté de leur passage, la discontinuité explicite de leurs apparitions en font des types plus que des caractères. Épié par le narrateur invisible et tout-puissant, Cidrolin se demande à voix haute s'ils sont doués d'une individualité et s'ils appartiennent à la réalité (FB 77) :

*[...] tout cela disparaît, Cidrolin dit à Cidrolin : – Combien y a-t-il de passants ? Le fait est qu'il y a beaucoup plus de passants qu'il n'en faudrait ou bien alors, c'est le même passant qui se répercute de jour en jour. Et le quasi-clergyman sur sa mobylette, c'est bien le même... autant qu'on en puisse juger ; mais les Canadiennes ? Toutes différentes sans doute puisqu'il y en a d'iroquoises et de babéliennes [...].*

Ces termes rappellent la disparition de l'autobus bondé, conduit par l'ératépite de charme et pleuré par Lamélie au chapitre 4 (FB 49) :

*Tout cela démarra. L'ératépite fit un geste de la main [...]*

ou encore les invasions de houatures qui hantent les nuits de Joachim d'Auge (FB 45) :

*J'en aperçois dans mes rêves des milliers, des myriades, des légions. Je les vois qui envahissent les rues et les routes. Ce sont elles qui, passant sur le quai, font ce grondement continu que j'entends de la péniche [...].*

Fugitifs, indistincts, énigmatiques, les beaux ou mauvais parleurs qui longent le quai, badauds du langage, sont privés de détermination individuelle et apparaissent selon le mode de la multiplication et de l'objectivation : mise à distance et confusion qui évoquent la description inquiète des «houatures» par le duc d'Auge, l'agressivité de la masse anonyme qui sépare Lamélie de son amoureux bien plus que la constitution suivie et, peu à peu, apprivoisée du personnage romanesque.

Dès leur première entrée en scène, jusqu'à la disparition tonitruante de Labal, ces nomades envahissants et bavards sont avant tout des dialogues et portent une interrogation sur le langage.

L'ouverture panoramique des *Fleurs bleues*, où le duc regarde du donjon de son château les nomades, les peuples barbares qui déferlent sur l'Europe dans les manuels d'histoire, est présentée sous le signe du balbutiement : allitération cacophonique en d, hésitations et arrêts de la lecture sur les calembours et métanalyses... D'entrée de jeu, l'accent est mis sur l'altérité : les campeurs qui scandent le paysage historique sont *examinés attentivement* par le duc. Mais Auge n'est pas Cidrolin : il n'écoute ni n'entend le langage menaçant de ses manants, il ne s'intéresse pas au langage des étrangers, il congédie même la narration dans un commentaire dépréciateur : *On n'en finira donc jamais?* Lui-même, en effet, est en mouvement et, au chapitre 17, sera l'étranger inquisiteur et envahisseur. C'est aussi le personnage de Cidrolin, immobile, attentif, sociable, qui organise les motifs de rencontre : réveillé par ces *phénomènes usés et répétitifs*, il développe le contact, nourrit la conversation et se frotte aux langues forestières. Passants, clergyman, gardiens, Canadiennes lui parlent, commentent l'emploi des mots, la bonne ou la mauvaise compréhension des répliques : venus d'ailleurs dans un temps fixe, ils introduisent par leur étrangeté, dans le monde de Cidrolin, la traversée des temps, la profondeur de la mémoire, dimensions invisibles alors du voyage fantaisiste et spectaculaire de Joachim d'Auge.

Les séquences de rencontre qui scandent l'histoire de Cidrolin apparaissent alors comme des expériences de l'autre et de son langage. Dans cette perspective, les conversations écourtées avec les trois Canadiennes, dans le début du roman, paraissent emblématiques de cet apprentissage : la première est avec son compagnon, la deuxième est une coquette, la troisième ignore Cidrolin et sa disparition ouvre la voie pour la venue de Lali. À la fois femmes, passantes, étrangères et francophones, ces trois personnages forment une triade presque mythique et constituent une initiation première du héros. Surgies des souvenirs épars d'histoire et géographie scolaires, ces trois sœurs à la ressemblance énigmatique, sans autre nom que l'adjectif de nationalité, représentent trois rapports décevants à la langue et trois tentatives malheureuses de séduction : la première apparaît à la fin du

premier chapitre (FB 18-23) avec son compagnon, joueur de minibanjo parlant un original espéranto ; la deuxième se présente seule au troisième chapitre (FB 37-39), armée de ses préjugés et de sa fausse coquetterie ; la dernière traverse le sixième chapitre (FB 76-77), interrompt une conversation et part dans la voiture d'un passant, reprenant le mode de voyage de la première – l'auto-stop – et le fier dédain de la deuxième.

L'initiation de Cidrolin prend ainsi les voies et les formes d'un apprentissage par l'échec : apprentissage du lexique, de ses jeux de reconnaissance et d'emploi avec la première Canadienne ; apprentissage de la grammaire et du cliché avec la seconde ; apprentissage de l'établissement du dialogue, de la prise de parole et de la rupture avec la dernière.

#### LE PARADIGME DE LA PASSANTE FORESTIÈRE

Dès après l'ouverture panoramique du roman sur les « campeurs » historiques et l'évocation d'un « trover de passage » qui a recommandé une bonne adresse parisienne au duc d'Auge, la fiction consacrée à Cidrolin fait se produire, comme sur une scène, des personnages qui sont la rime romanesque des « barbares » nomades et du chanteur : ce sont les égarés à la recherche du « camp de campagne pour les campeurs » qui passent le long de la demeure de Cidrolin le sédentaire, l'Européen et la première Canadienne.

Déclinant les dérivés de « camp » depuis la première page jusqu'au refrain du « camp de campagne pour les campeurs », la narration souligne cet effet de rime par la reprise du substantif « nomade », emprunté à la fiction du duc d'Auge.

#### L'HOMME, ÊTRE PARLANT... MAIS LE NOMADE ?

Première caractéristique de ces personnages, ils sont d'ores et déjà, avant le dialogue, des **étrangers**. Tout d'abord, ils interviennent comme une rupture répétée du fil narratif : ils s'immiscent dans la sieste de Cidrolin ou dans une conversation entre Cidrolin et un passant. Page 19, *On interpelle Cidrolin* endormi et rêvant ; page 37 le *Hou Hou... qui ne manque pas de culot* le réveille de sa sieste, interruption ponctuée par le « Encore » de l'homme dérangé ; page 58, enfin, la première intervention de la Canadienne n'est pas entendue et sa deuxième prise de parole coupe définitivement la conversation entamée entre Cidrolin et le passant.

Venues de l'extérieur, les Canadiennes font basculer la fiction du sommeil au réveil, de Joachim d'Auge à Cidrolin.

Tout aussi différents entre eux que les barbares de l'ouverture, les modernes nomades sont présentés comme des êtres dont l'appartenance à l'espèce humaine est douteuse. Cidrolin regarde le premier couple s'avancer

de la péniche et pense à voix haute: *Un campeur mâle et un campeur femelle*. En aparté, comme s'il ne pouvait être compris de ses interlocuteurs, il détaille leur apparence physique: *Ils ont pourtant le cheveu blond* – avec l'article défini singulier qui met à distance le regard, comme s'il se portait sur un objet, un animal, non sur un homme.

La curiosité de Cidrolin apparaît bien, en effet, relever de l'observation naturelle plus que du contact social lors de la première rencontre avec les campeurs. Il les *regarde attentivement*, avec ce même soin du détail que le duc d'Auge du haut de son donjon. Plus loin, à la fin du troisième chapitre, il va se poster devant la grille du «camp de campagne pour les campeurs» comme *au zoo*: à un passant humanitaire et tolérant, il demande de prouver que les campeurs sont des hommes et non des animaux. Ce que le malheureux passant ne peut accomplir...

Ces êtres du dehors paraissent donc, du dehors, exclus du langage parlé et, partant, de l'humanité. Leurs instruments de musique s'apparentent à des cris d'animaux ou à des mécaniques: le campeur «mâle» se dresse et joue du banjo sur commande, comme un diable sort de sa boîte, comme un jouet ou un automate. Du coup, dans un premier temps, Cidrolin leur adresse des signes muets, gestuels et non verbaux, «qu'ils n'entendent pas» puisque ces signes sont silencieux et puisque, malgré tout, ils entendent le langage humain...

#### LES LANGUES FORESTIÈRES

Dans ce premier moment de la rencontre, les campeurs se font entendre au travers de langues «forestières», tout aussi mêlées et emmêlées que les groupes barbares de la situation historique: anglais, allemand, espagnol, italien se succèdent et se chevauchent pour former le «néo-babélien» européen, espéranto redondant et incompris –ou presque –de Cidrolin. Quelques mots communs avec le français, quelques racines permettent une communication sommaire où les apartés observateurs et dubitatifs de Cidrolin transforment le dialogue en commentaire.

Sous le signe de l'étrangeté, de l'altérité, les interrogations de Cidrolin éloignent le lieu d'origine présumé de ses interlocuteurs: loin de son repaire, loin des repères du lecteur, ils sont envoyés imaginairement au bout du monde: Japonais? Aïnos? La mise à distance s'effectue alors par le même procédé stylistique que celui des premières pages du roman: le calembour et les apartés de la lecture, à l'affût du jeu de mot, à l'écart du personnage.

Ainsi, *Aïnos* évoque l'adjectif *albinos*, surtout lorsque la conjecture semble découler de la blondeur des cheveux. Mais, phonétiquement, le mot s'entend *I no* en anglais, ce qui permet à Cidrolin de reprendre par un *Je*

*sais*, traduction d'un *I know* homophone (en anglais). Pareillement, le campeur réclame son verre d'essence de fenouil en demandant le *glass* («verre» en anglais), à quoi Cidrolin adjoint le commentaire: *Perd pas le Nord* où *glass* est associé à «glace» (en français!). Ces jeux de mots culminent dans la deuxième rencontre cidrolino-canadienne: *Il ne faut pas mettre d'ire au quoi*, est-il dit gentiment à l'Iroquoise...

#### UN CONTE SENTIMENTAL

Les premières rencontres féminines de Cidrolin ainsi que les discussions avec le premier passant constituent les séquences d'un conte, en des structures répétitives, reconnaissables et soulignées. De fait, filles de bûcherons dans l'imaginaire européen, les Canadiennes annoncent la rencontre d'Auge et Russule, dans l'univers de Perrault, entre la forêt du Petit Poucet et la maison de l'ogre, laquelle augure de la rencontre de Cidrolin et Lalix, dont on saura seulement qu'elle est «fille de bûcheron».

D'entrée de dialogue, Cidrolin situe la fiction dans l'univers médiéval de la légende, que vient d'évoquer le duc d'Auge, avec son apostrophe: *Nobles étrangers* et le rappel des lois de l'hospitalité.

Puis, la multiplication de la séquence narrative rappelle l'univers du merveilleux, sous le signe magique de la triplication...

#### L'ÉPREUVE DE LA RECONNAISSANCE

Passagères indiscrettes et troublantes, les Canadiennes ponctuent d'abord la confrontation avec l'autre.

Or l'étranger se révèle familier; c'est là ce qu'apprend le héros... Lorsque Cidrolin se fait doucereux et adopte –comme un loup qui ferait patte blanche –le langage de l'autre, lorsqu'il se propose en fallacieux protecteur, la proie lui échappe en dévoilant sa parenté; tout à l'émoi suscité par le blond duvet de la Canadienne, il demande en effet à ses premiers hôtes (FB 20): *Alors, mes petits oisillons, vous voici égarrites?*

La réponse qui lui est faite cingle et coupe court: *Paumés*. C'est l'emploi du français parlé qui provoque le retournement et surprend Cidrolin. Toujours maître à son bord, il continue à interroger ses hôtes mais avec prudence: *Seriez-vous française, ma mie?*

#### LES LEURRES DE LA PRÉCIPITATION

Ici encore, déception de l'identité: *Pas encore, canadienne*. Réponse qui est triplement amphibologique: ce n'est pas encore la bonne identification linguistique et géographique, après les supputations extrême-

orientales de la page précédente; la Canadienne n'est pas encore la «mie» de Cidrolin et ne compte pas le devenir; elle n'est pas encore française, mais pourrait le devenir en épousant un continental, comme l'évoque indirectement la deuxième Canadienne qui rappelle le caractère transitoire des appartenances nationales.

Cette première rencontre établit ainsi une incertitude quant à la nature de la nationalité: l'appartenance culturelle et ethnique est susceptible de changements, langue et nationalité ne se recouvrent pas.

#### LA BELLE CANADIENNE: TROIS PETITS TOURS ET PUIS S'EN VA...

Sur le modèle de cette séquence, de ce premier échec des tentatives de séduction menées par Cidrolin, se constitue un paradigme de la Canadienne: elle parle la même langue que Cidrolin, tout en étant étrangère et nomade, et elle repousse les avances de Cidrolin.

De fait, la parenté des trois Canadiennes est explicitement désignée par des reprises narratives: la première et la deuxième réveillent Cidrolin de sa sieste, préfèrent la «pureté» à l'essence de fenouil ou aux appétits de Cidrolin, quittent l'Arche sous son regard, sont appelées de tendres noms d'oiseaux (*oisillon, oiselle*) lorsque le maître de céans veut les amadouer; la première et la troisième font de l'auto-stop et se lient avec des hommes de la négation: respectivement, l'Européen qui répond *I no* et le passant protecteur qui traduit *Moi point*.

#### EFFET DE RIME

La solidité de cette structure ternaire ne doit néanmoins pas faire croire à une mise entre parenthèses de ces personnages: toutes trois participent des effets multiples de rimes romanesques et entrent ainsi dans la trame du récit. Cette insertion de la séquence indépendante et répétée dans le tissu est particulièrement remarquable lors de la deuxième rencontre cidrolino-canadienne. *Le Hou Hou* (FB 37) un tantinet provocant de la belle Iroquoise rappelle les quolibets qui pleuvent sur le duc d'Auge dans un rêve précédent: *Hou hou la salope...* (FB 26) ou le gémissement du valet émotif, dans le même rêve: *Hou là là...* (FB 33). La jeune Canadienne pose une question à laquelle Cidrolin répond par une question, annonce du jeu de la reconnaissance et de l'orgueil lorsque Cidrolin rencontre Lalix (FB 103). Enfin, la deuxième Canadienne pense à se faire naturaliser zanzébiennne (FB 37), tandis que Lalix a pensé faire une tournée en Zanzébie, pays aussi lointain que les calembours, la Zambie, le Zambèze et Zanzibar (FB 184).

De fait, l'apparition de Lalix est annoncée sous le signe de ces apparitions premières et éphémères: fille de bûcheron, comme elle le raconte, Lalix est la petite sœur de ces forestières voyageuses et Albert, qui s'y connaît, se plaint des filles qui *le supplient d'aller voir les pays lointains* (FB 101). Abandonnant les rêves de Zanzébie, Lalix affirme se contenter du *49e de latitude Nord* (FB 184), ce qui désigne à la fois la France et... le Canada!

De plus en plus brèves, les rencontres avec les Canadiennes sont construites sur le même modèle: irruption, dialogue, départ, réflexion de Cidrolin. Elles entrent en résonance et en référence les unes avec les autres: *Encore une Canadienne*, dit Cidrolin la deuxième fois, tandis que la troisième résume en une phrase tout interrogatoire éventuel: *Je sommes campeuse et canadienne*.

C'est la multiplication du modèle qui en définit ici la spécificité: dans l'anonymat, mais également dans la reconnaissance.

#### LE RÊVE FAMILIER ET LA QUESTION DE L'IDENTITÉ

##### UN RÊVE QUI LAISSE RÊVEUR : NI TOUT À FAIT LA MÊME NI TOUT À FAIT UNE AUTRE

Les départs suggestifs des Canadiennes loin des appétits de Cidrolin laissent le héros mener de longs monologues sur le rêve, la réalité ou l'identité: l'échec de la séduction paraît ainsi toujours se clore par une «moralité» dubitative du personnage central où se fondent, peu à peu, conscience de soi et identité... Ce sera le point d'aboutissement du roman que le départ de Cidrolin, individu libre et heureux, après qu'il ait pu «s'identifier lui-même» et quitter son «espèce d'autre»; mais, à la saison où passent les Canadiennes, l'initiation ne fait que débiter et ce sont les étapes premières du parcours.

Après la première rencontre, Cidrolin se demande s'il a rêvé et, liant mémoire et espace tout comme les lie l'organisation narrative, parle de l'égarement dans le passé. Après la deuxième rencontre, en une litanie sur les «bottes» de Canadiennes, le nombre devient interrogation sur la réalité: les Canadiennes, migrantes de la France, se succèdent sans revenir. Enfin, la troisième rencontre suscite une réflexion sur l'identité des anonymes.

Par son monologue, le personnage commente ainsi l'intrusion des types du conte initiatique dans le roman et, partant, le romancier invite son lecteur à transformer l'anecdote en mythe...

L'énigme première du «conte canadien» est que, malgré leur mise en série, les Canadiennes sont tout aussi différentes entre elles que le sont Auge et Cidrolin. La première parle le français vivant et comprend l'«Européen» : elle est affublée du joueur de minibanjo que Cidrolin appelle l'Iouropéen. La deuxième est «Peau-Rouge» ; elle parle français avec quelques archaïsmes et quelques approximations grammaticales. La troisième «vire à l'ébène» et disparaît très vite dans la grosse voiture du passant.

De fait, plus Cidrolin regarde ces figures du conte, plus elles s'obscurcissent : la blondeur le cédant à la rougeur puis à la noirceur. Parallèlement à cette prise de conscience de l'altérité, s'établit la «familiarité» de la reconnaissance. C'est dans le paradoxe de cette imbrication entre le forestier et le familier que réside la fascination du motif canadien.

La première parle le français populaire, vivant, parlé, que Cidrolin identifie comme le sien : à partir de cette reconnaissance, le dialogue s'installe et Cidrolin considère comme humaine l'interlocutrice nomade...

La deuxième et la troisième, identifiées d'emblée comme familières, parlent le français des soubrettes de comédie ou de farce, celui des servantes de Molière ou de la serveuse taquinée par Auge en des temps antérieurs au XXe siècle, qui s'écrie *Merci bien ! J'en avons nulle envie* (FB 178) lorsque Joachim lui offre une fessée... L'emploi caractéristique de la première personne du pluriel pour la première du singulier traduit cette appartenance toute littéraire et conventionnelle encore au groupe des paysannes de comédie et unit les Canadiennes à la serveuse agacée. En effet, la première répond «Comprenons pas», tandis que les deux autres se présentent par un «Je sommes».

Pareille origine littéraire est dénoncée par la demande de Cidrolin à la belle Iroquoise : *Ne marivaudez point*, où le dialogue se commente lui-même...

#### COQUETTES ET ÉGARÉES

Ces coquettes égarées sur les berges de la Seine sont aussi, par bien des égards, égarées dans le temps, dans l'histoire de la langue : invoquant sans cesse une énigmatique chronologie relative – la première avec son «pas encore», la deuxième sur le mode du «ne... plus» –, elles parlent comme des personnages de l'ancien théâtre, font de longues phrases déclamatoires et croient respecter la grammaire en accordant avec le sujet le participe passé des verbes pronominaux. De fait, le français des trois Canadiennes sonne «forestièrement»... Et, lorsqu'il sera question de la forêt lors de la première rencontre d'Auge avec la fille d'un bûcheron, ce sera également dans un

égarement : le duc est un petit Poucet perdu, seul, inquiet, tout aussi dépourvu de repères que Cidrolin dans la langue forestière.

Aussi, le français des Canadiennes est-il déconcertant dans son étrangeté, son égarement temporel et spatial : langue reconnue parlée par des voyageurs lointains, il est à la fois archaïque et moderne. Après la reconnaissance première de la familiarité, par le registre familier et le code oral de «Paumés» ou «Onivati oder onivatipa», la question reste paradoxalement : ce français est-il français ? La dernière citation fait état d'un des traits de langue orale analysé par Vendryes dans *Le Langage*, la vivacité de la langue en usage, familière ou familiale, est le fait de l'Iouropéen aux mille bouches, sans identité... Alors que «Paumés» décidait de l'appartenance de la première Canadienne au genre définitivement humain, espèce francophone...

Dans cette imbrication du familier et de l'étrange, réside la fonction des Canadiennes en tant que types : elles sont «étrangères» mais parlent la même langue, à la fois la même et l'autre...

L'errance des Canadiennes est avant tout une errance de la langue, de son identification et de sa conscience. Centrées autour du langage : reconnaissance du lexique, discussion grammaticale, établissement et rupture du dialogue, ces scènes originelles appellent une réflexion sur la langue.

#### LA LANGUE EST UNE HISTOIRE

La langue est une histoire, a une histoire, porte son histoire dans chacune des histoires. Dans le recueil *Bâtons, chiffres et lettres* (BCL), Queneau dit assez combien le français se modifie dans le temps et cite, à l'appui de ses thèses, Vendryes, Sauvageot, Meillet : il s'intéresse chez ces linguistes à la démonstration de l'historicité des langues et il établit alors, comme dans une analyse de la formation d'un organisme, les existences mêlées et nécessairement éphémères du francien, français et néo-français.

Le bilinguisme grec entre langue écrite et langue parlée est l'occasion d'une réflexion sur le bilinguisme entre français parlé et français écrit.

#### OISEAUX MIGRATEURS ET PEAUX-ROUGES...

Dans leur rapport à l'histoire, les Canadiennes, migrantes du passé qui s'égareront aux alentours de l'Arche : appelées par les aventures médiévales du duc d'Auge, elles évoquent la multiplicité des français.

De fait, ces types romanesques semblent venir du monde de la linguistique, et, plus particulièrement des ouvrages portant sur l'évolution des langues vivantes que Queneau a lus et travaillés, notamment *Le Langage*

de Vendryes; ce livre est cité, allégué par Queneau si souvent dans *Bâtons, chiffres et lettres* qu'il le souligne en une justification rhétorique (BCL 13-14):

*Je m'excuse de la longueur de ces citations, mais ce sont des phrases que j'ai remâchées, ruminées.*

Le français canadien, dans le panorama dressé par le linguiste, est à la fois archaïque et moderne: langue parlée, langue du dialogue dans les premiers chapitres des *Fleurs bleues*, il représente la langue vivante...

Vendryes cite en effet le franco-canadien comme une langue entre évolution et maintien de la tradition, qui permet de mesurer l'identité du français de France dans ses transformations:

*Certaines innovations se sont manifestées plus vite dans le français parlé au Canada que dans l'Ouest de la France, d'où le français a émigré en Amérique au XVIIe siècle. À certains égards, le franco-canadien paraît du français archaïque; mais à d'autres, il est en avance sur le français de France, il s'est dépouillé de certains traits caducs que le français a maintenus par tradition*<sup>1</sup>.

La babélie et la belle Iroquoise semblent sortir de ce paragraphe de Vendryes: la première parle le français de l'ellipse et de l'apposition des sujets et compléments aux pronoms personnels qui les reprennent – *L'argent on s'en fout*, dit-elle –, tandis que la deuxième tente de respecter une grammaire si lointaine que les règles en sont oubliées.

En ce sens, le français des Canadiennes est pleinement «Langue de peau-rouge», pour reprendre l'expression de Queneau.

En effet, après le retournement premier de l'étrangère qui se révèle familière, la deuxième rencontre est le retournement du familier qui se révèle étranger par l'appartenance du personnage au peuple iroquois. Or, ne sommes-nous pas tous des Canadiens iroquois dans notre rapport à la langue?

Queneau se plaît à évoquer, dans ses réflexions sur la langue, la parenté imaginaire du français avec une «langue de sauvages»: or, c'est tout d'abord sous le signe de la lecture attentive de Vendryes, lorsque ce dernier décèle un lien syntaxique tout extérieur entre le français parlé et la structure de certaines langues amérindiennes.

Plus précisément, Vendryes émet l'hypothèse d'école d'une observation atemporelle du français parlé, sans examen des traditions, qui en ferait une «langue de sauvages».

<sup>1</sup> J. Vendryes, *Le Langage*, L'Évolution de l'Humanité, Paris, Albin Michel, 1950, p. 413.

*S'il n'y avait pas en français une tradition orthographique et que la langue fût recueillie et notée aujourd'hui comme on fait d'une langue de sauvages, la particule –ti– n'y serait pas séparée du verbe qui la précède. On écrirait en un seul mot zemti zemtipa*<sup>2</sup>.

Citée intégralement par Queneau dans l'étude sur le français et le néo-français, la réflexion du linguiste nourrit l'imagination linguistique de l'auteur de dialogues; on reconnaît en effet dans l'exemple donné par Vendryes la formule macaronique du joueur de minibanjo sur le départ: *onivati oder onivatipa*? L'étranger, qui somme forain, qui ne s'écrit pas selon les habitudes de l'orthographe est pourtant du... français! Il est compris par la francophone en titre et par le lecteur...

Vendryes, pour étayer la démonstration de l'évolution des langues, revient à plusieurs reprises sur cette parenté entre le français et une «langue sauvage», c'est-à-dire, une langue non écrite: ainsi, il continue par une analogie entre français moderne et langues non indo-européennes:

*Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer d'autres langues où, à l'inverse de l'indo-européen, la flexion se ferait au contraire par le devant. Le français même nous en donne une certaine idée*<sup>3</sup>.

De même, c'est d'une lecture de Vendryes que naît l'article «Connaissez-vous le Chinook?» repris dans *Bâtons, chiffres et lettres*: le linguiste souligne la différence entre code écrit et code oral par le rapprochement du français parlé avec une langue amérindienne:

*Le cas inverse est fourni par certaines langues américaines dans lesquelles les morphèmes et les sémantèmes sont conçus séparément. On réunit d'avance au début de la phrase les indications morphologiques, on donne en quelques sorte un résumé algébrique de la pensée; tout y est, moins les représentations des objets qui ne viennent qu'ensuite. [...]*

*Ne nous étonnons pas trop d'une structure aussi singulière. Le français parlé connaît des tours qui sont très voisins de celui-là. On entend dire dans le peuple: « Elle n'y a encore pas // voyagé ta cousine, en Afrique » ou « Il l'a-t-i jamais // attrapé, le gendarme, son voleur ? ». Tout ce qui précède les tirets ne contient aussi que des morphèmes... »<sup>4</sup>*

De fait, les langues amérindiennes, non indo-européennes, sont le modèle de l'étrangeté des langues indo-européennes, telles qu'elles se parlent, bien loin de leurs caractéristiques originelles et oubliées.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 203, cité dans BCL, p. 12.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 103.

Raymond Queneau reprend ce paradigme amérindien pour étudier le bilinguisme du français et du néo-français ; dans le premier article de *Bâtons, chiffres et lettres*, il développe longuement la paradoxale analogie... (BCL 79-80).

*On découvrirait à quel point le français parlé est loin du français écrit, on s'apercevrait enfin de ce que je veux montrer ici ; que c'est une autre langue. Comme le dit Vendryes dans son ouvrage sur le langage, si l'on notait aujourd'hui le français comme une langue de sauvages, si le latin et tous les intermédiaires étaient perdus, il serait très difficile de montrer sa parenté avec le sanscrit. Inversement, Troubetzkoi ayant déterminé les six critères essentiels de toute langue indo-européenne, Benveniste a montré qu'une langue des Indiens de l'Orégon, le takelma, les possède tous les six<sup>5</sup>. Et Vendryes a montré également que la syntaxe du*

<sup>5</sup> E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard, NRF, I, p. 107-8-9, 1966, « La classification des langues » : *Peut-on fonder une classification génétique sur les seuls critères typologiques ? C'est la question qu'on se posera devant l'interprétation qui a été donnée par N. Troubetzkoy du problème indo-européen, en un article suggestif et trop peu remarqué [Troubetzkoy, « Gedanken über das Indogermanenproblem », Acta Linguistica I, 1939, p. 81, s.q., note de Benveniste]. Troubetzkoy se demande : à quoi reconnaît-on une langue indo-européenne ? [...] Il accorde beaucoup plus d'importance à un ensemble de six critères structurels qu'il énumère et justifie en détail [...]. Il y a ici deux questions qu'il faut considérer séparément. 1°. Ces six caractères sont-ils donnés ensemble en indo-européen seulement ? 2°. Suffiraient-ils à fonder la notion d'indo-européen ? La première question est de fait. Il y sera répondu affirmativement si et seulement si aucune autre famille linguistique ne possède les six caractères énoncés par Troubetzkoy comme propres aux langues indo-européennes. Pour cette vérification, nous avons pris au hasard un spécimen d'une langue sûrement non indo-européenne. La langue choisie a été le takelma, langue indienne de l'Orégon, pour laquelle nous disposons d'une description excellente et aisément accessible due à Edward Sapir (1922). [« The Takelma Language of SW Oregon », *Handbook of American Indian Languages II*, note de Benveniste]. Nous allons donc énumérer ces traits dans les termes où Troubetzkoy les définit en indiquant pour chacun d'eux la situation du takelma : [...]. On voit donc que le takelma possède ensemble les six traits dont la réunion constituait aux yeux de Troubetzkoy, la marque distinctive du type indo-européen. Le paradigme de la langue amérindienne est souvent choisi pour l'élaboration de raisonnements par l'absurde chez E. Benveniste ; on regardera aussi *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, Klincksieck, 1958, p. 58-60 : *La distinction ainsi tracée entre les deux classes de noms d'agent est dans l'histoire de l'indo-européen d'une antiquité et d'une constance que l'ampleur des faits engagés montre assez. [...] Dès à présent on peut signaler, sur d'autres domaines, des oppositions semblables à celles que nous constatons en indo-européen.**

*français moderne se rapprocherait étrangement de celle du chinook, langue proche parente du takelma.*

Le rapprochement des lectures linguistiques sur le plan de la comparaison surprenante et imaginaire entre français et iroquois est ici un jeu de l'érudition : les ressemblances, notées par les linguistes à titre d'illustration ou de contre-exemple, construisent un réseau de personnages romanesques.

Dès lors, point d'étonnement si toutes trois repoussent vertement les doucereuses invitations de Cidrolin : ces filles sont « sauvages » dans leur langue, leur fonction et... leurs relations !

Or, cette fortune romanesque des croisements érudits rencontre une autre mythologie : lors d'une enquête sur la possible réforme de l'orthographe, une « dame de Bécon-les-Bruyères » écrit pour défendre la « belle langue française » et fustiger la « langue de Peau-Rouge » que serait un français écrit comme il se parle.

Queneau fait entrer ce personnage convaincu et passionné dans le texte polémique « Écrit en 1955 » repris dans *Bâtons, chiffres et lettres* et le texte précédemment cité sur le takelma se conclut sur la furieuse parenthèse :

*(J'entends d'ici les partisans du beau français pousser des clameurs de sauvages : c'est ça, on veut transformer notre « belle langue », comme dit la dame de Bécon-les-Bruyères, en un langage de Peaux-Rouges. Pardon, pardon, ce sont les bons Français qui ont transformé leur langue ainsi. Les voyant ainsi déshérités, le devoir de l'écrivain, son devoir sacré, est d'utiliser cette langue et de la hisser, avec tous les efforts nécessaires, au niveau de la langue littéraire. Et puis, langue de Peaux-Rouges (ou pas, c'est comme ça)).*

Queneau ne se départ pas de cette notion du devoir de l'écrivain, devoir de défense et de promotion de cette langue sans nom, à la fois ni tout à fait la même ni tout à fait une autre, qui est celle de la vie et de la littérature. En 1939, il définit ainsi l'écriture, l'œuvre sur la langue et l'œuvre de la langue en relations étroites dans un article au titre évocateur, repris dans *Le Voyage en Grèce* : « L'Écrivain et le langage ».

*Ainsi, simplement, le travail du Poète, et du Prosateur, consiste à collaborer à l'établissement, au fondement, au développement et à l'embellissement du langage de ceux qui parlent la même langue que lui.*

*[...] Nous l'observons mieux dans une langue amérindienne, en takelma (sud-ouest de l'Orégon) où nous disposons de la précieuse description de Sapir (Hail. OO, p. 208-209) [...] Mais ne cherchons pas si loin. On peut retrouver cette distinction à l'état diffus en français, où les noms d'agent tendent à se répartir en deux classes [...] [activité, fonction].*

*Rien n'est plus saisissant que la vitalité d'une langue : combien le peuple qui parle cette langue a conscience qu'il parle cette langue, combien il souffre des fautes insupportables contre cette langue, combien il sait la développer et l'enrichir et, chaque année, lui faire produire de nouvelles moissons et l'embellir.*

*La tâche de l'écrivain, poète ou prosateur, est d'aider cette conscience obscure, cette œuvre naturelle* <sup>6</sup>.

En un texte répétitif jusqu'à l'incantation, construit selon une rime argumentative où littérature et langue sont toutes deux célébration et création, il s'agit de désigner le matériau de la littérature comme matière de cette littérature.

#### DIS-MOI CE QUE TU PARLES...

La réflexion engagée par les Canadiennes est alors celle de la langue dans son ensemble, comme outil et comme obstacle de la communication, comme histoire et comme géographie du langage, comme dérive et maintien. Elle est précisée, en miroir, par la rime romanesque du passant étranger, que le camion manque d'écraser et qui se révélera le riche protecteur de la troisième et dernière des Canadiennes. Ce passant imprudent mais raisonneur est d'abord identifié comme étranger, puisqu'il ne prête point valeur informative aux panneaux : il semble appartenir au monde des nomades non-humains, qui « n'entendent pas le langage par signes ». Mais une longue conversation convainc Cidrolin qu'il est doué de parole, voire de parole française... Correspondant masculin de la première Canadienne, il représente l'étranger qui parle le français, l'homme d'ailleurs qui habite la langue d'ici (FB 29).

*— Je, continua le passant en élevant le ton, disais donc que j'étais étranger. Vous vous souvenez du camion ?*

*— Vous êtes de ces nomades... ? demanda Cidrolin poliment.*

*— Moi ? point, j'habite l'hôtel.*

Au contraire, le clergyman, autre passant d'un autre monde, parle le latin, langue que Cidrolin confesse indirectement ne parler qu'« à peine » — il répond en français à une question en latin —, tout comme... le français (FB 29):

*— Ad majorem Dei gloriam*

*— Monsieur ne sait pas le français, dit Cidrolin.*

*— Sed tu ?*

*— Je le comprends à peine.*

<sup>6</sup> *Le Voyage en Grèce*, Paris, 1973, Gallimard (1939, « L'Écrivain et le langage »), p. 182.

Déniant la compétence linguistique de l'étranger francophone, Cidrolin poursuit par une dénégation de sa propre appartenance à la langue : grammaire et code écrit ont fait du français une abstraction morte et fallacieuse tandis que le français vivant reste inaccessible à l'apprentissage académique et reste même bien loin de ses légitimes locuteurs. Plus proche du latin que du français en ce début d'initiation, Cidrolin est confronté à tous les cas de figures des pratiques de langue par l'incessant passage de bavards...

L'irruption des Canadiennes dans l'univers immobile de l'Arche est ainsi le motif narratif de la transformation, confuse et déconcertante, de la langue : langue de Peau-Rouge, qui est le français, langue familière et littéraire, langue populaire, elle évoque la verte langue des Apaches, aux frontières de Paris, sur ces fortifications qui ressemblent à des berges.

#### LA FAMILIARITÉ DES SAUVAGES : LE FRANÇAIS EST-IL UNE LANGUE FORESTIÈRE ?

Paradoxalement, ces Canadiennes qui font un conte de l'ouvrage de Vendryes sur le langage représentent une inertie de la langue : puristes, ainsi qu'elles le rappellent à deux reprises, elles prétendent figer le français en une grammaire qu'elles ne maîtrisent pas mais affectent de respecter. Condamnées par là-même à disparaître du récit, ces coquettes de la langue, surtout l'irascible Iroquoise, défendent le français des manuels de la langue écrite.

La structure narrative et la répétition romanesque de la séquence invitent le lecteur à y chercher plus que « quelques calembours, quelques anachronismes » : venues des nomades de l'univers décrit par Joachim d'Auge, les Canadiennes naissent d'une polysémie facétieuse, associant la « canadienne », « petite tente de camping », au « camp de campagne pour les campeurs ».

Mais elles répondent aux trois filles d'Auge et aux triplées de Cidrolin...

#### UNE HISTOIRE DE FAMILLE

Les trois personnages féminins, qui ne se ressemblent pas tout en étant sœurs, offrent un modèle de la parenté paradoxale dans les *Fleurs bleues*, modèle selon lequel les relations entre les trois égarées peuvent être analysées. Auge est présenté comme père de triplées inséparables et affligeantes. Cidrolin, de son côté, est aussi affublé de « trimelles » ; lors de son enquête auprès du maître d'hôtel, il souligne l'inattendue dissemblance des trois sœurs (FB 128):



*Il y avait trois jeunes femmes, trois sœurs. Elles ne se ressemblent pas énormément, mais en y faisant bien attention, on peut découvrir que ce sont trois jumelles.*

De la même façon, les filles d'Auge, bien qu'identiques par leur naissance, sont douées d'individualité et semblent étrangères les unes aux autres.

Pour les unes comme pour les autres, ces impossibles familles, dont Cidrolin cherche à se débarrasser, sont constituées de femmes qui ne ressemblent pas à leur père et qui ont perdu leur mère ; tout comme les trois belles Canadiennes, qui n'évoquent ni parents ni mère-patrie et semblent n'avoir rien de commun, au premier regard.

Or, dès qu'il est question d'histoire des langues, le chiffre trois évoque la règle d'or de la grammaire comparée, telle que Meillet a pu la formuler : il faut étudier conjointement trois langues parentes pour en déduire, selon la méthode comparative, l'identité de la langue-mère.

Queneau, dans «Écrit en 1937», dans «Écrit en 1955» ou dans «Connaissez-vous le Chinook», cite si généreusement et chaleureusement les études de Vendryes, qu'il est légitime de retourner ici encore à ces textes «ruminés» et «remâchés» : les personnages de conte tirés des exemples de Vendryes participent d'un univers imaginaire constitué par la rêverie sur l'érudition linguistique. L'ouvrage de Vendryes invite au voyage et regorge de petits dialogues ; l'illustration proposée pour la spécificité syntaxique orale distinguant morphèmes et sémantèmes met en place une large famille qui explore l'au-delà des mers : *Elle n'y a encore pas // voyagé ta cousine, en Afrique ?* Or, l'Afrique, sous la triple conjugaison de la Zambie, du Zambèze et de Zanzibar, est bien le lieu évoqué par la deuxième Canadienne et par Lalix (FB 37) :

*Si fait, elle est bien canadienne et ce n'est pas un hasard mais une nécessité puisqu'elle est née comme ça et qu'elle ne s'est pas mariée avec un étranger (elle n'assume pas qu'elle est vierge) et qu'elle ne s'est pas fait naturaliser roubanche ou zanzébiennne.*

Ainsi est présentée, au style indirect libre, la belle Iroquoise, tandis que Lalix se rappelle à voix haute (FB 184) :

*J'hésitais entre la Zanzébie et la République du Capricorne, mais tout ça, faut reconnaître, c'est des pays bien lointains. J'aime encore mieux rester par quarante-neuf degrés de latitude. Nord, naturellement.*

#### INDO-EUROPÉENNES, INDIENNES, EUROPÉENNES

Que représentent alors ces Canadiennes nées d'un calembour, sorties d'un livre de linguistique et liées comme «trimelles»? La première, liée à l'Européen pacifiste, «petit ami de tout au monde», est caractérisée par sa

capacité à comprendre et parler le néobabélien ; la deuxième se flatte d'être amérindienne ; Europe et Inde, l'indo-européen serait, par déduction, la mère commune de ces filles si dissemblables qu'elles paraissent étrangères l'une à l'autre.

Dès lors, ces trois filles en quête d'un lieu, ces trois filles bonnes à marier mais qui repoussent Cidrolin, apparaissent comme de mythiques manifestations de la langue-mère, l'indo-européen universel et insaisissable.

Questionnant leur interlocuteur sur la langue, puristes persécutrices et Peaux-Rouges familières, les trois cousines du Canada font sonner l'étrangeté de la langue vivante par rapport à la langue-mère et morte : refuge et terme de l'errance, la langue d'origine est le leur de l'unité maintenue, d'avant Babel et d'avant la transformation du parlé...

Sauvages et sœurs du 49<sup>e</sup> parallèle, elles s'évertuent à faire revivre une langue morte qui serait plus du latin que du français : voyages dans la mémoire du langage, elles font éclater, par leurs irruptions et leurs départs, l'irréductible différence entre langue-mère et langues-filles, entre indo-européen, français et néo-français. La rupture introduite entre langue et géographie entraîne une scission entre les différents états de la langue : le passage de ces migrantes, étrangères à Cidrolin et au néo-français, est un retour vers la terre des ancêtres en un idéal pèlerinage aux sources.

#### LE RÊVE FAMILIER

Telle est la fascination dernière de ces personnages hauts en couleur : nées d'un rêve du passé, d'un rêve sur les mots, elles constituent implicitement, dans le tableau des actants du roman, une des explorations à mener de la langue. En effet, en liaison avec le passant étranger mais francophone, avec le joueur de minibanjo européen mais non francophone, avec le clergyman français mais latinophone, elles contribuent à l'élaboration d'une table des personnages et des langages :

L'étranger qui parle français (le passant qui vit à l'hôtel)	Le Français qui ne parle pas français (le clergyman, la dame de Bécon-les-Bruyères)
L'étranger qui parle une langue étrangère (ou plusieurs)	Le Français qui parle français : personnage à créer... Cidrolin ? Lalix ? Le romancier ?

Créant un écart entre français et français, les Canadiennes suscitent une rêverie et une réflexion sur la langue où elles figurent à la fois la continuité (elles sont trois) et l'éloignement (elles disparaissent). Tradition illusoirement maintenue, errance en quête d'un paradis perdu de la langue, elles cherchent le passé dans le langage et aident par leur départ effarouché l'initiation de Cidrolin, vers l'avenir: le «petit ami de tout au monde» ne chante-t-il pas une chanson folklorique, ne parle-t-il pas la langue d'«Ouell» (ou «oil»...)?

La distance géographique traduit ainsi la conscience de l'histoire et construit, dans l'histoire romanesque, le rapprochement du héros avec lui-même, avec sa moitié, avec sa langue: la Canadienne qui se dit *Pas encore française* est une figure de Lalix, qui n'est pas encore Lalix, quand Cidrolin n'est pas encore Cidrolin...

Gerhard DÖRR

## «Oh! mais [...] tu sais parler les langues forestières»

ÉPIGRAPHES ET CORPS ROMANESQUES  
CHEZ RAYMOND QUENEAU

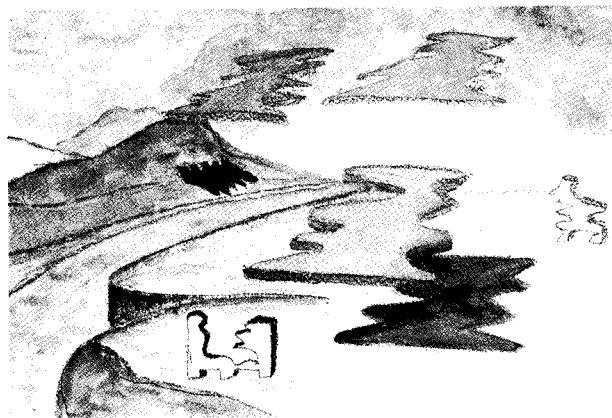
Qui n'a reconnu l'à-peu-près de la phrase de Zazie quand elle découvre les facultés bilingues de communication de son oncle Gabriel? Tandis que celui-ci assure ne pas l'avoir fait «esprès», on ne peut dire la même chose de Queneau quand il s'applique à faire accompagner le texte de ses livres par des épigraphes, de préférence en langue étrangère.

Des épigraphes, il y en a partout dans l'œuvre quenienne, commençant par *Chêne et chien* en 1937 et finissant par *Le Voyage en Grèce* en 1973, allant d'un roman en vers par des recueils de poèmes, des romans, jusqu'à un recueil d'articles. Pour ma part, je me suis réservé les seuls romans qui en soient dotés: *Le Dimanche de la vie* (1952), *Zazie dans le métro* (1959), *Les Fleurs bleues* (1965) et *Le Vol d'Icare* (1968).

Pourquoi justement ces épigraphes? Quiconque a lu de Queneau *Technique du roman* se souvient des premières lignes. «N'importe qui peut pousser devant lui comme un troupeau d'oisies un nombre indéterminé de personnages apparemment réels à travers une lande longue d'un nombre indéterminé de pages ou de chapitres. Le résultat, quel qu'il soit, sera toujours un roman». Et un peu plus loin: «... pour ma part, je ne saurais m'incliner devant un pareil laisser-aller<sup>1</sup>». Les conséquences à tirer sont connues: Queneau développe une technique du roman qui nous familiarise avec la thématologie, la structure —de préférence circulaire, la variété du récit, la répartition des personnages et dans la *Conversation avec Georges Ribemont-Dessaignes*, il souligne encore l'importance de faire rimer les situations. Dans tout cela il ne souffle mot de l'épigraphe. Et pourtant il l'utilise.

Connaissant le sérieux et le méticuleux de Queneau dans l'élaboration de ses textes, on ne peut partir que de l'idée qu'il a mis autant de soin à chercher et à trouver l'épigraphe que pour le reste du travail à faire. Il ne joue pas le jeu des épigraphes en jouant avec la crédibilité du lecteur. Chez Queneau toutes les épigraphes tirées du grec, du latin ou de l'allemand sont

<sup>1</sup> *Bâtons, chiffres et lettres*, Gallimard, coll. Idées n° 70, p. 27.



Raymond Queneau  
Gouache  
19 x 28 cm

# RAYMOND QUENEAU ET LES LANGAGES

COLLOQUE DE THIONVILLE 1992  
9 - 11 octobre 1992

Actes édités par  
André Blavier et Claude Debon

temps mêlés  
1993

## SOMMAIRE

Accueil, par Paul Souffrin	p. 9
Télégramme de Noël Arnaud	p. 10
« Ouverture », par André Blavier	p. 11
Présentation des Actes par Claude Debon.	p. 19

### I. De la linguistique aux systèmes de communication

Jean-Charles Chabanne — Queneau et la linguistique	p. 23
Hélène Cazes — Les aventurières de la langue perdue Les Canadiennes dans <i>Les Fleurs bleues</i>	p. 56
Gerhard Dörr — « Oh ! mais [...] tu sais parler les langues forestières »	p. 75
Colette Roubaud — D'un langage l'autre : des cultos aux fillettes	p. 82
Claude Debon — Le langage des animaux dans l'œuvre de Raymond Queneau	p. 97
Marie-Claire Mir-Steichen — Iné-dits de l'amour	p. 106
Val. Panaitescu — Le langage de l'humour quenien	p. 125
Daniel Delbreil — Quenonomatopées	p. 135
Madeleine Velguth — Le langage des formes fixes dans <i>Chêne et chien</i>	p. 157
Marcel Bourdette-Donon — La parole mouchée	p. 167

### II. Greffes langagières

Anne Clancier — Raymond Queneau et le langage de la psychanalyse	p. 175
Émile Lesaffre — Le langage philosophique dans le <i>Journal intime</i> de Sally Mara	p. 189
Michel Décaudin — Raymond Queneau et le langage cinématographique	p. 196
Gianni Poli — Le langage quenien en scène et ailleurs	p. 204
Thieri Foulc — Queneau peintre	p. 216
Suzanne Allen — Sans titre ou à titre de témoin	p. 224

Publié avec l'aide du Service de l'Éducation permanente du Ministère de la Culture et des Affaires sociales, du Centre de recherches sur Raymond Queneau de l'Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III et de M. Paul Souffrin, maire de Thionville.